

Ma grâce te suffit

*Ma grâce te suffit, car ma puissance
s'accomplit dans la faiblesse.*

(II Cor. XII, 9.)

Mes frères,

L'apôtre Paul souffrait d'une douleur si cruelle, qu'il l'appelle une écharde mise dans sa chair, un ange de Satan qui le soufflette. Pour obtenir la délivrance, il avait prié par trois fois, et il gardait encore, et il devait garder jusqu'au tombeau, sa chair meurtrie par son écharde. Toutefois, si le Sauveur de Paul avait laissé sans exaucement la triple prière de son serviteur, il ne l'avait pas laissée sans réponse, et cette réponse était une promesse en même temps qu'un refus : « Ma grâce te suffit. »

Je viens présenter ce refus divin à ceux qui pourraient avoir prié comme Paul pour demander une délivrance qu'ils n'ont pas obtenue et qui portent une ou plusieurs des mille échardes

dont on peut avoir à gémir sur cette terre où rien ne marche absolument au gré de personne, où les plus riches ont leur misère et les plus heureux leur douleur. Pour toutes les misères, pour toutes les douleurs, je prétends que mon texte indique une compensation et une consolation suffisantes. Si j'espère le montrer, c'est avec le secours de cette grâce elle-même, dont je vais vous entretenir. Car, lorsque je pense à tout ce qui manque à ma personne et à ma parole, en face d'un si grand programme, j'entends la voix qu'entendit l'apôtre — elle daigne s'adresser au plus faible messager de l'Évangile. Je l'entends, à mon tour, me dire avec puissance : Parle ! ma grâce te suffit.

Quelle est donc cette grâce suffisante et souveraine et que signifie ce mot, qui remplit l'Évangile ? C'est le don que Jésus est venu nous offrir de la part de Dieu, car « la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité par Jésus-Christ ». C'est la puissance de l'Éternel mise au service de sa miséricorde. C'est son regard illuminant, avec la conscience aveugle et le cœur désolé, la route obscure. C'est, si l'on admet ici des images, le bras invincible du Très-Haut, tendant vers nous une main meurtrie pour effacer

nos péchés et essayer nos larmes. C'est, sans image, sa voix parlant à notre oreille, aussi distincte qu'aucune voix terrestre : « Toi, suis-moi ! Je te connais ; j'ai vu tes larmes ; je suis venu te chercher — tu sais à quel prix ; tu souffres et tu pleures, j'ai souffert et pleuré pour toi, je souffre et pleure avec toi. Pense désormais au ciel comme à ta maison, je t'y prépare une demeure, et ne sois plus effrayé des lenteurs du voyage ni des épines du chemin. Je me charge de te conduire et, s'il le faut, de te porter. Ma grâce te suffit. »

Ta grâce, ô mon Sauveur, mais c'est donc ta présence ! c'est donc Toi-même qui veux descendre dans l'intimité de mes pensées et de mes détresses, c'est Toi qui veux habiter dans mon âme pour en prévenir et en dépasser tous les besoins ? — Oui, répond le Seigneur, c'est moi, ne craignez plus. Celui qui boira cette eau vive n'aura plus jamais soif.

*
* *

Parmi les épreuves humaines, il en est une qui se rapporte directement à mon texte — c'est la maladie — et si je ne veux pas m'en tenir à cette

application immédiate, je ne veux pas la négliger. Tous les malades ne gardent pas la chambre ; il en est qui sortent de chez eux, vont et viennent, mêlés à la vie ordinaire, et travaillent à peu près comme les autres hommes, quoique avec plus d'effort. Il en est qui, sans maladie aiguë, n'ont jamais connu la santé parfaite, n'ont jamais pu oublier ce corps mortel qu'ils traînent comme un fardeau et qui pourraient avouer que les jours écoulés sans souffrance ont été dans leur vie l'exception. Peut-être un de ces malades est-il dans l'assemblée, peut-être en connaissez-vous un ? — Quoi qu'il en soit, permettez-moi de parler pour lui un moment et de lui dire au nom de Celui qui a porté nos langueurs : Mon frère, vous êtes privé d'un bien qui vous paraît l'indispensable, et sans lequel toutes les joies sont altérées. Vous pensez qu'en demandant la force d'accomplir sans souffrance vos travaux quotidiens, vous n'étiez pas trop exigeant, et que c'était le moins à quoi vous pussiez prétendre. Aussi le demandez-vous encore, et priez-vous à peu près comme faisait l'apôtre Paul, quand il suppliait le Seigneur de le délivrer de son écharde. Ah ! je comprends votre prière et, s'il ne dépendait que de ma sagesse, elle serait

vite exaucée. Mais, mon frère, il faut prévoir le cas où Celui dont les voies ne sont pas nos voies penserait autrement que nous à votre égard, où vos prières réitérées n'obtiendraient pas d'autre réponse que celle qui fut faite aux prières du plus grand des apôtres, et où le Seigneur, comme à lui, vous dirait seulement : « Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans ton infirmité, dans la faiblesse de ce corps dont tu aurais voulu mettre la vigueur à mon service, mais que je veux employer à mon service tel qu'il est et dans la faiblesse de cette âme qui se laisse trop souvent abattre par les défaillances de son compagnon mortel. Laisse-moi juger de ce qui vaut le mieux pour ton âme et pour ton corps. Laisse-moi choisir pour ton combat les armes que je te confie. Ta maladie est une arme, puisqu'elle est une occasion de me prouver ton amour. Souviens-toi que ton corps infirme doit être remplacé par un corps glorieux. Pour attendre cette gloire, ma grâce te suffit.... »

Mes frères, j'ai visité le malade et l'infirme, j'ai vu jaillir de leurs yeux, avec les larmes de la douleur physique, celles des séparations prochaines, et je ne savais pas les consoler. Mais quand Jésus-Christ avec sa grâce s'est approché

d'eux, j'ai vu la paix se faire dans leur âme et, sur leurs fronts pâlis, resplendir l'espérance. Je l'ai vu, et j'en rends témoignage.

*
* *

Comme il y a d'autres biens que la santé, il y a d'autres dépouillements. Serait-ce la fortune ou l'aisance qui vous manque, soit que vous ne l'ayez jamais possédée, soit que vous l'ayez perdue ? Avez-vous eu un jour à compter avec effroi les créances du lendemain ? La faim, le froid, la nécessité de se loger et de se vêtir, vous ont-ils à un certain moment imposé d'insolubles problèmes ? Avez-vous dû, sous la contrainte d'un calcul, restreindre d'abord peut-être le luxe, puis le bien-être élémentaire de ceux que vous aimez, et a-t-il fallu, les voyant malades, leur refuser, leur enlever le soulagement qu'ils demandaient ? Si vous n'avez jamais traversé ces épreuves, n'en parlez pas légèrement, vous n'en n'avez pas une juste idée. Si l'un de vos frères les supporte mal, ne vous hâtez pas de le condamner : craignez de ressembler au mauvais riche en vous résignant trop vite à la pauvreté des autres. Si votre voisin, à votre avis, ne sait

pas être pauvre, savez-vous si vous n'auriez pas, dans la même lutte, succombé comme lui ? Sans la grâce de Jésus-Christ, la pauvreté met en péril, avec la paix intérieure, précisément les vertus qui lui seraient les plus nécessaires, et qu'elle rend plus difficiles : la dignité, l'énergie, la prévoyance, la fierté et la joie du travail. Elle expose aux artifices misérables, aux susceptibilités malades, à l'envie, dissimulée ou violente.

Saint Paul, cependant, avait appris à servir son Maître avec joie, dans la disette comme dans l'abondance, et chez tous les pauvres qui l'ont reçue, la grâce du Sauveur révèle la dignité singulière d'une condition terrestre, qui fut celle des apôtres et de tant de serviteurs de Dieu. Avec Jésus-Christ, la pauvreté, comme le reste, se transfigure : non seulement le disciple de Christ s'y résigne, mais il y consent. Il l'accepte comme un poste choisi pour lui par Dieu ; il le choisit en quelque sorte à son tour, il se dit : Puisque Dieu qui me connaît bien et qui m'aime plus que je ne peux le croire, a pensé que la pauvreté m'était bonne, j'en veux chercher, et j'en dois découvrir les austères bienfaits. En lui imposant la vaillance par une nécessité rigoureuse, en donnant pour prix à son travail, non pas le

luxe ou le plaisir, mais la vie même des siens, la pauvreté exalte ses énergies par ses tendresses. Elle ajoute, pour lui, une saveur exquise aux simples joies que ne goûtent plus les blasés, et que ses bien-aimés doivent non à ses privilèges, mais à ses labeurs. Ainsi, dans le travail uni à la prière, il devient maître de lui-même, et maître des circonstances. Il est patient, serein, attentif aux choses invisibles et aux moindres témoignages de la bonté du Père qu'il sait ému de compassion. Je ne fais point ici un tableau imaginaire. J'en ai vu — trop rarement — mais j'en ai vu briller les traits dans le caractère de certains chrétiens dont la pauvreté m'inspire le plus profond respect. A la même école que l'apôtre, ils ont appris la même science et, la grâce de leur Sauveur suffisant d'heure en heure à toutes leurs détresses, ils peuvent répéter avec la certitude de l'expérience : Rien ne nous séparera de l'amour de Christ, rien — ni la pauvreté, ni la nudité, ni la faim. Au contraire, en toutes ces choses, par Celui qui nous a aimés, nous sommes plus que vainqueurs !

*
* *

Si Dieu vous épargne la maladie ou l'indigence, vous avez rencontré peut-être d'amères déceptions : le succès entrevu à vos premiers pas dans la vie vous échappe. Soit que les circonstances aient rendu entre vos rivaux et vous la lutte inégale, soit que vos facultés et vos forces soient demeurées au-dessous de votre tâche, vous avez médiocrement réussi. Les hommes qui ne jugent que par les résultats, et ne s'inclinent que devant le succès, ne s'inclinent pas devant vous ; ils oublient vos meilleurs efforts pour se souvenir de vos erreurs. Je ne signale qu'en passant le danger de trop remplacer leur approbation par la vôtre, et d'être d'autant plus convaincus de votre mérite qu'il est moins récompensé. Il est ordinairement plus difficile d'accueillir avec modestie les critiques que les louanges, et la bonne opinion de soi-même est quelquefois en raison inverse des faveurs de la fortune... Mais, pour attendre en paix, sans amertume et sans envie, sans désespoir comme sans orgueil, que le souverain Juge assigne à chacun sa vraie place et son définitif partage, pour vous consoler de toutes les sévérités et, s'il le faut, de toutes les injustices des hommes, vous avez cette parole du Seigneur qui, Lui,

vous connaît et vous aime : Ma grâce te suffit ; car elle sait employer les choses faibles et les choses méprisées ! Et si, moi, je lis dans ton âme, que t'importe que d'autres te méconnaissent ? Et si, moi, je t'approuve, qu'importe le jugement d'un tribunal aussi éphémère que faillible ? Et si j'ai pour toi dans ma main une couronne éternelle, qu'importe qu'on te refuse une couronne d'un jour ?

Ainsi, mon frère, si vos espérances terrestres paraissent brisées, la grâce de Jésus-Christ est une espérance, — non pas, sans doute, le rétablissement de celles que vous avez perdues, — mais une autre, meilleure, cachée, infinie, l'espérance vivante d'un héritage incorruptible, l'espérance de Dieu lui-même, celle qui ne confond point, qui s'enrichit de toutes nos pertes, et que nos larmes elles-mêmes servent à mettre dans toute sa lumière, alors que nous regardons, non les choses visibles qui vont passer, mais les invisibles qui sont éternelles.

*
* *

Les douleurs dont je viens de parler ne sont pas les plus grandes. La source de la vôtre est

peut-être dans ce tendre besoin d'aimer, qui s'éveille le premier, qui s'éteint le dernier dans notre âme. Mes frères, la grâce du Seigneur Jésus-Christ apporte dans une âme un amour nouveau, et le seul capable de la satisfaire, parce qu'il est le seul parfaitement digne d'elle. Elle n'ôte rien d'ailleurs à aucune des affections légitimes, mais les pénètre toutes et les élève à la hauteur des choses éternelles.

Peut-être aviez-vous eu ce bonheur assez rare d'échanger votre cœur contre un autre cœur tout entier. Vous étiez si bien accoutumé à ce continuel échange, à ce regard toujours aimant, à cette voix toujours tendre, à cette union croissante, que lorsqu'est venue la séparation, votre vie a été déracinée. Des yeux humains ne peuvent sonder votre douleur, et j'avoue que, sans la grâce du Seigneur Jésus, je ne vois rien qui vous retienne sur la pente du désespoir, car il faudrait oublier et oublier serait vous arracher le cœur. Mais une voix qui descend du ciel, qui descend aussi de la croix, qui s'élève de la tombe ouverte du Rédempteur, vous dit : Ma grâce te suffit, car, comme ma force dans ta faiblesse, ma joie s'accomplit dans ta douleur. Moi je reste tous les jours avec toi, jusqu'à la fin. Entre

toi et ton bien-aimé disparu, je demeure, non pour vous séparer, mais pour vous réunir. Ta prière peut rejoindre la sienne ; en t'approchant de moi, tu te rapproches de lui qui t'attend dans ma maison. Tu l'aimeras désormais comme on aime au ciel, et pour l'éternité. Cette voix, vous l'avez écoutée, parce qu'elle est celle du vainqueur de la mort, et voilà le secret de votre courage et de votre activité paisible. Le monde, qui vous voit sourire, se dit : D'où leur vient ce bonheur ? Mais vous en retrouvez la source chaque jour dans la présence de Celui qui, en pleurant avec vous, ôte à vos larmes leur amertume.

*
* *

Ainsi, plus on est appauvri et plus resplendit la vérité de la promesse du Sauveur : Venez, vous tous qui êtes fatigués et chargés, vous trouverez le repos de vos âmes. Sa grâce rend les vaincus victorieux et elle rend libres les esclaves. Elle ressuscite les âmes qu'on croyait mortes, et elle console ceux que tous les trésors du monde et toutes ses voluptés ne consoleraient pas. Elle les saisit dans leur révolte comme dans

leur désespoir, change en prière leurs blasphèmes : ils adorent l'amour divin au moment même où il les frappe. Elle allume dans leurs ténèbres le flambeau de l'espérance, une espérance vivante, qui brille dans le sanctuaire le plus caché des plus intimes pensées, à l'abri de toute atteinte extérieure, plus profonde que leur douleur même qu'elle finit par subjuguier, de telle sorte qu'en croyant ils se réjouissent d'une joie ineffable et glorieuse. Elle les délivre enfin d'eux-mêmes, et ils trouvent dans la consolation de leurs frères l'œuvre et la joie de leur cœur déchiré. Aujourd'hui, tous les jours, comme autrefois aux portes de Naïn, cette grâce arrête l'humanité marchant désespérée dans le cortège des morts, et vous ne trouverez pas une détresse où elle n'ait déployé sa gloire.

Donnez-moi un homme qui n'ait plus rien, qui ne puisse plus rien et, si ce malheureux est un chrétien, je vous le montrerai ayant tout en Jésus, pouvant tout par Jésus qui le fortifie. Donnez-moi un malade, un infirme incurable, un paralytique dont le corps n'est qu'une plaie, et je vous montrerai son âme éclairée d'une telle joie, qu'elle transfigure son visage et change en Thabor son grabat. Donnez-moi des veufs et

des veuves, donnez-moi des parents en deuil dont la solitude est remplie par la présence du Sauveur, et je vous les montrerai versant des pleurs de joie. Voici un ancien pharisien, regardé comme un traître par ceux dont il partageait, avec la naissance et la race, les privilèges et la fierté. Le voici traité de séducteur quoiqu'il fût véridique, calomnié, méprisé, couvert d'ignominie, se voyant lui-même la balayure du monde, et je vous montrerai saint Paul si grand et si serein sous les outrages, qu'on croit voir sur son front un rameau de la couronne d'épines du Sauveur, pour lequel il se *plait* dans les détresses, dans les opprobres, dans les périls extrêmes, car, quand il est faible, c'est alors qu'il est fort, et il aime toujours plus ceux dont il est moins aimé. Voici des victimes de tout âge, livrées aux cruautés féroces de leurs bourreaux païens, servant dans les arènes de jouet à la foule et de pâture aux bêtes; voici d'autres martyrs, qui sont nos propres pères, nos huguenots traqués, trahis et massacrés, dépouillés de leurs biens et de leurs droits, des droits sacrés de l'époux et du père, torturés sur les galères et plus encore dans leurs maisons, par la torture de leurs enfants. Voici leurs filles et leurs sœurs.

emprisonnées dans la Tour de Constance, de l'enfance à la blanche vieillesse, et voici leurs pasteurs expirant sur la roue ou pendus au gibet. Vous entendrez leurs voix proclamant leur foi ou chantant leurs psaumes, comme on entendit les cantiques de Paul et de Silas retentir dans la nuit à travers leur prison, et comme on vit resplendir le visage d'Étienne à l'heure où il ouvrait la marche de la légion des martyrs.

*
* *

Il me reste à vous demander deux choses. Voici ma première question : Puisque la grâce de Jésus-Christ peut suffire, puisqu'elle a suffi à tant de chrétiens avant nous, puisqu'elle a comblé tant de vides, compensé tant de pertes, changé en joie tant d'épreuves, et en triomphateurs tant de martyrs, — puisqu'elle a fait tant de miracles, — puisque cette grâce enfin peut tout, — pourquoi recherchez-vous constamment autre chose ? Vous croyez à cette grâce, vous ne voulez pas en être exclus, vous ne voulez pas mourir sans elle, — pourquoi donc faites-vous comme si votre bonheur devait, à chaque instant, dépendre

d'autre chose? Nous ressemblons à Marthe beaucoup plus qu'à Marie et nous nous inquiétons d'une foule de désirs, avant de désirer l'unique bien nécessaire.

Vous, vous paraissez croire qu'une certaine somme d'argent est indispensable à votre bonheur, et vous ne comprenez pas la vie, pas même la vie chrétienne, au-dessous d'un certain chiffre de fortune. Vous faites dépendre votre bonheur de vos aises, et si vous n'étiez pas logé, meublé, vêtu et nourri d'une certaine manière, vous vous croiriez très malheureux. Vous, vous êtes l'esclave de certaines habitudes qu'on ne citerait pas tout haut sans vous fâcher, mais sans lesquelles votre bonne humeur disparaît. Et pourtant, ô mon frère, quand même vous seriez à jamais privé de votre plaisir favori, le Seigneur ne serait-il pas là avec sa grâce, qui aide à remporter toutes les victoires, les plus grandes et les plus petites?

Voici ma deuxième question : Puisque Sa grâce doit suffire, pourquoi nous plaindre avec tant d'amertume quand nous avons perdu autre chose, comme si nous avions tout perdu? Pourquoi voit-on tant de chrétiens inconsolables d'un deuil, ou seulement d'un mécompte, toujours

revenir sur leur mal, toujours gémir de leur écharde, trouvant comme Caïn leur peine plus grande qu'ils ne peuvent la supporter? Quand même on n'entend pas des murmures s'échapper de leurs lèvres, gémir toujours est à la longue une manière de murmurer, et être toujours triste une manière d'accuser Dieu. A une époque de sa vie, le grand Luther s'abandonna à une mélancolie profonde. Sa pieuse femme, jugeant sa tristesse offensante pour le Seigneur, eut recours, pour le faire rentrer en lui-même, au moyen que voici : Elle se couvrit des vêtements du plus grand deuil et parut ainsi, à l'improviste, dans le cabinet du Réformateur. Comme il lui en demandait la raison, elle répondit avec gravité : Je porte ce grand deuil, parce que le Sauveur de Luther est mort ! Luther comprit, la remercia, et redevint lui-même, c'est-à-dire un chrétien joyeux.

Seigneur, préserve-nous Toi-même, dans nos heures les plus sombres, de jamais craindre ou pleurer comme si Tu n'étais plus là, ou comme si Ta grâce ne nous suffisait plus. Dans le calme ou dans la tempête, dans la maladie ou dans la santé, dans l'honneur ou dans l'ignominie, dans l'abondance ou dans la disette, au milieu

des douceurs d'un cercle de famille, près d'un berceau ou près d'une tombe, ou dans l'isolement d'une vie dépouillée, nous savons que Ta grâce nous suffira toujours ! Quand tout viendrait à nous manquer, quand tous nos appuis terrestres se briseraient sous nos mains. Et quand nous marcherons dans l'ombre de la mort, à cette heure certaine et peut-être prochaine, où nous n'aurons plus ni santé, ni argent, ni gloire, ni amour terrestre, Ton amour nous fera entendre, plus distinctement que jamais, Ta parole éternelle : Ma grâce te suffit ! *Amen.*
